s'abrutir à mesure qu'il se voyait plus près de sa ruine. De toutes ses propriétés qui avaient été considérables, il ne lui restait plus qu'une terre de huit ou dix hectares, grevée d'hypothèques et attendant à une maison délabrée.

Il fallait prendre un parti ; Marie avait neuf ans, Suzette sept ; on les mit en apprentissage ; dès deux garçons, l'un fut placé chez un riche fermier des environs, l'autre demeura auprès de son père. Le curé, trente ans auparavant, en arrivant à Marboz, avait entendu parler des demoiselles Champlain, proches parents de Simon, qui venaient de quitter le pays pour établir un petit commerce à Paris. Il s'informa, sut qu'elles avaient prospéré, calcula approximativement leur âge, reconnut qu'elles devaient être presque septuagénaires, et donna au malheureux Simon, qui ne savait plus, comme on dit, *de quel bois faire flèche*, l'idée de leur proposer Françoise. Ce fut un trait de lumière : Machard fit trêve à ses libations, secoua son engourdissement, et entama fort adroitement avec ses cousines la correspondance dont nous avons parlé et qui finit par réussir. Si nous osions appliquer une image vulgaire à cette belle et noble créature, nous dirions qu'il *maquignonna* sa fille.

Les demoiselles Champlain, méticuleuses et méfiantes, mirent à se décider une lenteur qui donna à Françoise le temps de réfléchir ou de rêver. Moins qu'une autre, elle pouvait échapper au singulier prestige qu'exerce ce nom magique, PARIS, sur les intelligences vives. Une de ses camarades de couvent, dont les parents avaient habité *la capitale*, et qui en gardait un souvenir embelli par son imagination enfantine, lui en avait fait d'éblouissantes peintures. A l'entendre, les magasins ressemblaient à des palais. Promenades, jardins publics, boulevards, monuments, églises, formaient de perpétuels sujets d'enchantement. Des milliers de becs de gaz illuminaient les places et les rues. On rencontrait, à chaque pas, de beaux messieurs et belles dames, de fringants attelages, des chevaux magnifiques, étrangers archi-millionnaires qui étonnaient Paris de leurs prodigalités. Les étalages étaient des merveilles, etc., etc. Françoise s'amusait à compléter en idée ces descriptions naïves. Plus tard, au milieu de ses tristesses, elle évoquait de vagues et radieuses images ; elles se figurait ses tantes à la tête d'un de ces magasins somptueux que lui avaient dépeints sa jeune compagne ; ayant sous leurs ordres une armée de commis et de filles de boutique ; elle se voyait partageant leur autorité, s'emparant de leur affection, trouvant auprès d'elle et parmi leurs amis cette sympathie qui l'avait accueillie partout et qui avait tant de fois adouci ses peines. Elle espérait enfin entrer assez avant dans leur confiance pour oser leur parler des embarras d'argent de son père, de l'avenir de ses frères